

—La marchande à la toilette suivit au fond du magasin le petit homme, qui montra les candélabres

—Oui, c'est bien cela, dit Mme Prudence ; combien en voulez-vous ?

—Cent cinquante francs.

—Je les achète pour mon amie, sans marchander.

—Madame voit très bien qu'ils ne sont pas chers.

La marchande à la toilette promenait ses regards sur les meubles, les glaces, les objets d'arts, les tableaux, les tapis et tapisseries qui encombraient le magasin.

Soudain, elle tressaillit.

Ses yeux venaient de s'arrêter, dans un angle à demi éclairé, sur un bahut qui, s'il n'était pas le meuble ayant appartenu à Forestier, lui ressemblait au moins singulièrement.

—Tiens, fit elle, voilà un petit meuble qui me plaît et que je vais peut-être vous acheter, monsieur ; veuillez, je vous prie, le dégager.

Le brocanteur s'empressa de faire ce qui lui était demandé.

Et quand le bahut fut placé en pleine lumière, la marchande à la toilette reconnut parfaitement le meuble dont Forestier lui avait fait la description et qu'elle avait si opiniâtement cherché.

—Eh bien, oui, dit elle, ce meuble me plaît, me convient, et je l'achète.

Quel prix voulez-vous le vendre ?

—Cinquante francs.

—Heu, il n'est pas donné ; je voudrais bien savoir combien vous l'avez acheté, vous.

—Mais, madame...

—Vous ne le savez pas ; il s'est trouvé compris dans un chargement de meubles qui vous a été amené, venant des environs de Paris, et que vous avez acheté en bloc quelques centaines de francs. Il est lucratif votre commerce, car à si bas prix que vous puissiez revendre, votre bénéfice doit être plus de deux cents pour cent.

—Vous ne croyez pas cela, madame.

Elle haussa les épaules.

—Si je le crois, répliqua-t-elle, comme je suis sûre que vous êtes un recéleur.

—Madame, vous me calomniez ! s'écria le petit homme devenu blême.

—Allons donc ! Gardez vos protestations pour de plus naïfs que moi ; tenez, tout ce qu'il y a dans votre magasin provient peut être de vols.

Le petit homme perdait contenance et regardait la terrible cliente avec effarement.

Ne tremblez pas ainsi, reprit elle, je ne suis pas venue ici pour vous dénoncer ; il ne me plairait pas d'empiéter sur les attributions de la police ; qu'elle vous cherche et vous découvre, c'est son affaire.

J'ai acheté les deux candélabres et le bahut ; c'est deux cents francs, les voilà.

—Où faudra-t-il vous les faire porter ?

—Vous allez faire procéder à l'emballage sous mes yeux ; alors je prendrai un commissionnaire qui transportera les deux colis à la gare.

Ainsi fut fait et, une heure plus tard, la marchande à la toilette reprenait le train qui allait la ramener à Paris.

Les candélabres furent immédiatement portés chez la femme de la rue Vintimille, et le bahut secrétaire monté dans la chambre de Mme Prudence.

Enfin, elle le possédait, ce meuble, pour ainsi dire miraculeusement retrouvé ! Enfin si le secret de la planchette n'avait pas été découvert et si les papiers étaient toujours là, elle allait savoir ce qu'ils contenaient, ces mystérieux papiers.

Et elle restait là immobile, toute frémissante, les yeux étincelants, fixés sur le vieux secrétaire.

Il semblait qu'elle fût tenue en respect par quelque crainte superstitieuse.

Pendant elle se décida à ouvrir le meuble.

Comme son cœur battait fort et comme ses mains se mirent à trembler quand elle chercha la cachette !

Si elle n'allait plus retrouver les papiers !

Les uns après les autres elle retira les tiroirs. Elle ne remarqua aucune trace de fracture, le meuble était intact. Elle passa la main sur la planchette évidée, cherchant la fissure par laquelle le pli avait été glissé ; mais elle ne sentait rien. S'il y avait un ressort, où était-il caché et comment le faire jouer ? Le meuble paraissait vouloir s'obstiner à garder son secret.

Haletante, épuisée par de longs efforts, Mme Prudence s'assit.

Qu'allait-elle faire ! Envoyer chercher Forestier ? Cela, jamais ?

Elle alla chercher un ciseau qui, s'il avait plus de force, ne fut pas plus habile que ses mains.

Elle eut un mouvement de colère et, s'adressant au meuble :

—Il faudra pourtant bien que j'aie raison de ta résistance, prononça-t-elle d'une voix sourde.

Elle s'empara d'un marteau et frappa à coups redoublés sur les planchettes intérieures. Le bois vola en éclats.

Tout à coup, elle poussa un cri de triomphe ; la planchette la plus forte, celle qui supportait les tiroirs, venait de se fendre sous les coups de marteau et laissait apercevoir un papier.

—Ah ! ah ! ah ! fit-elle en achevant de briser la planche.

Elle les avait, les papiers, elle les tenait !

Ils étaient dans une large enveloppe, cachetée de cire rouge, sur laquelle elle lut :

“ A ouvrir en l'année 1886.”

Et au-dessous, écrit par une autre main :

“ A partir de ce jour, 25 juillet 1868.”

Dans ces derniers mots, Léonie reconnut l'écriture du docteur Villarceau.

Elle ne s'arrêta pas devant la recommandation faite sur l'enveloppe ; moins scrupuleuse que ne l'avait été M. Villarceau, elle rompit le cachet.

Elle lut d'abord l'extrait de l'acte de naissance, ensuite le testament du marquis de Mimeso.

Ce fut avec un vif saisissement qu'elle se rendit compte de toute l'importance de ces papiers.

Avec un redoublement d'émotion, elle lut le troisième document. Voici ce qu'il contenait :

“ Nous, soussignés, Victor Ancelin, curé de la paroisse de Salvignac, diocèse de Carcassonne, et Joseph Fournier, maire de la commune de Salvignac, département de l'Aude, déclarons que le nommé Pedro Lamnès, remplissant la mission que M. le marquis de Mimosa, son maître, lui a confiée, a remis la petite Thérèse de Mimosa à Mme Marguerite, demeurant dans ladite commune de Salvignac.

“ Certifions en outre que Pedro Lamnès a remis vingt mille francs à Mme Marguerite pour l'aider à élever l'enfant et l'indemniser des bons soins qu'elle lui donnera.

“ Fait, en la mairie de Salvignac, le 24 juillet 1868.

“ V. ANCELIN,

“ Curé de Salvignac.

“ J. FOURNIER,

“ Maire de Salvignac.”

Au-dessous de la signature du curé était apposé le cachet de la paroisse, et au-dessous de la signature du maire le cachet de la mairie.

Cette dernière pièce avait aussi son importance et était même, pour la marchande à la toilette, plus importante que les deux premières ; en effet, puisqu'elle lui apprenait que c'était à Salvignac, dans le département de l'Aude, que Pedro Lamnès avait apporté la fille de son maître, afin de la soustraire aux recherches de son implacable ennemi.

Maintenant qu'allait faire Léonie ?

Son devoir eût été de faire parvenir immédiatement les papiers à Mme Villarceau ou de les lui porter elle-même.

Mais dépositaire d'un secret, qu'elle devait être à présent seule à connaître, il avait probablement une valeur énorme. Quel vaste champ il ouvrirait à son ambition ! Elle saurait bientôt tout le parti qu'elle en pouvait tirer. Et si elle avait à les produire ces papiers, quel coup de théâtre !

Sa passion pour l'intrigue se réveillait et mettait son esprit en pleine activité. Déjà les idées bouillonnaient dans sa tête et des projets, qui ne reposaient sur rien, surgissaient dans son cerveau enfiévré.

Et chose étrange chez cette femme étrange, c'était uniquement pour son fils qu'elle se livrait à des rêves ambitieux.

Mais, d'abord, il fallait savoir si le secret qu'elle venait de découvrir pouvait être vendu et, dans ce cas, qu'elle serait sa valeur.

La fille du marquis de Mimosa était-elle encore à Salvignac ? Oui, probablement, attendant qu'on vint la réclamer. Elle avait été confiée à cette Mme Marguerite en 1868 ; elle devait donc avoir environ dix sept ans ; et en imagination, Léonie la voyait distinguée et très jolie avec ses cheveux et ses grands yeux noirs d'Espagnole.

Pour l'instant, il lui fallait mettre un frein à son ambition ; avant tout, elle verrait la jeune fille et cette Mme Marguerite, causerait avec elles et, alors seulement, elle saurait si le secret qu'elle possédait avait ou non la valeur qu'elle lui supposait.

Trois jours après, la marchande à la toilette se mit en route pour Salvignac. Elle savait que cette commune se trouvait sur les confins de l'Ariège, non loin du col de Quelan. Elle arriva à Toulouse, y coucha, et le lendemain, assez tard, elle se trouva à Salvignac.

On était au commencement de l'automne et déjà la nuit venait de bonne heure.

Elle descendit à une modeste auberge du village. On ne put que lui donner une misérable chambre, mal meublée, où le vent pénétrait par la fenêtre et la porte mal jointes.

Néanmoins, après un maigre repas, elle se coucha et, grâce à la fatigue du voyage, elle parvint assez vite à s'endormir.

XVI.—LA CHEVRIÈRE

Le lendemain matin, quand Léonie se réveilla dans son galetas, elle eut sous les yeux, en revanche, un panorama splendide : les montagnes des Corbières occidentales, qui séparent le département de l'Aude de celui de l'Ariège, dressant leurs crêtes couvertes de neige et montrent leurs flancs hérissés de sapins,

Mais la voyageuse n'était pas dans une disposition d'esprit à admirer les merveilles de la nature. Elle s'habilla, descendit dans la salle à manger, dont l'aspect grossier était en harmonie avec celui de la chambre, et se fit servir un déjeuner frugal.

—Connaissez-vous Mme Marguerite ? demanda-t-elle à la fille qui la servait.

Mme Marguerite ? Non, je ne la connais pas.

—Vous n'êtes donc pas de ce pays ?

—Je suis de l'Ariège.

—Votre maîtresse doit connaître cette dame.

—Je ne sais pas. Il n'y a que trois ans que mon maître et ma maîtresse sont venus s'établir à Salvignac, et ils m'ont amenée avec eux.

—C'est bien, merci.